

FAMILLES RECOMPOSÉES

Chantal Gaborit-Stern

Il me semble que cette question des familles recomposées relève pour nous d'une clinique très actuelle. En effet, que ce soit dans notre pratique d'analyste avec des enfants, avec nos patients adultes, ou encore que ce soit dans notre vie personnelle ou sociale, personne n'échappe aux questionnements soulevés par cette réalité.

Tout d'abord, je me suis interrogée à propos du terme « familles recomposées » que l'INSEE¹ déploie ainsi :

Si les parents sont mariés ou remariés, et que l'enfant est leur enfant à tous les deux, on parlera de *famille traditionnelle*.

Si un enfant du premier mariage de l'un vit avec eux, il s'agira d'une *famille recomposée*.

Mais le jour où cet enfant quitte le foyer, alors ce couple redevient une *famille traditionnelle*.

On peut en conclure que, dans notre société, le couple a valeur de famille. D'ailleurs en cas de remariage, on reçoit à la mairie un livret de famille même si la question d'avoir ensemble des enfants n'est plus à l'ordre du jour. Et pourquoi parler de famille alors qu'il s'agit d'un couple dont les enfants ne vivent plus sous le même toit qu'eux ? Comme si couple impliquait famille. Comme si nous ne pouvions inscrire la question de l'amour et du désir que dans une vision « fami-

1. Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques

liale ». Et en cas de séparation ou d'échec, il faudrait recommencer, quoi ? Non pas à aimer ou à désirer mais bien à faire famille !

D'ailleurs les termes employés sont significatifs et commencent presque toujours par « re ». *Re-composées, re-faire sa vie, re-mariage*. Comme si le génie de la langue mettait l'accent sur l'inévitable répétition là où l'imaginaire de l'amour s'efforce de faire croire à une nouvelle vie.²

Famille et refoulement

Dans toutes les cultures, une des fonctions de la famille est de refouler, au moins partiellement, cette érotique du désir, et le désir sexuel n'y est abordé que sous l'angle de l'amour³. La nouvelle situation peut donc s'avérer difficile pour les enfants car elle les oblige à prendre en compte le désir sexuel et la jouissance alors qu'auparavant ce désir était lu dans le registre de l'amour. Ce qui représente un peu un forçage pour certains enfants, en particulier pour ceux qui ont fait en sorte de se maintenir longtemps en-deçà de ce savoir sexuel.

Le divorce ou la séparation, puis le nouveau couple, peuvent être l'occasion, pour un adulte, d'une modification dans sa façon de se situer en tant que homme ou femme. L'occasion, parfois, de remettre en chantier des questions telles que « qu'est-ce qu'être un homme ? », « qu'est-ce qu'être une femme ? »...

Pour un enfant, la séparation de ses parents n'est pas non plus sans effets. Il aura, lui aussi, à modifier non seulement son lien à chaque parent mais également la place où l'avait installé la précédente configuration familiale (place d'objet, objet de la rivalité parentale par exemple, ou place de phallus, voire parfois d'arbitre des conflits).

Certains enfants font cette modification spontanément, activement, percevant plus ou moins consciemment la chance pour eux de ce nouveau positionnement. Ils peuvent accepter cette nouvelle écriture et s'y engager pour comprendre quelque chose. Pour eux l'accent n'est pas tellement porté sur le nouveau partenaire du père ou de la mère, mais plutôt sur la façon dont le parent tente de mettre en place un nouveau rapport homme/femme.

Pour d'autres c'est plus difficile. Particulièrement pour ceux qui avaient pu trouver un certain confort dans cette famille en train de se décom-

2. Les enfants sont sensibles à la discordance entre les critiques portant sur le premier conjoint et la répétition avec le nouveau conjoint. Cela ne leur échappe que rarement.

3. D'ailleurs, parler de "famille" recomposée là où c'est un couple qui se forme signe déjà ce refoulement.

poser. Parfois en se tenant en place de protecteur du parent déprimé, ou encore en faisant tranquillement alliance avec l'un ou l'autre des parents sur des modalités différentes, ou avec chacun successivement ou alternativement. Comme en garde alternée, déjà !

Ces enfants font ce qu'on attend d'eux, sans révolte, mais en se contentant de se maintenir à l'écart de tout questionnement sur le désir sexué. Fantasmatiquement, ils se sont maintenus dans une image de « Sainte Famille », dans une jouissance de sainte-famille, c'est à dire dans une lecture de leur famille comme famille idéale et surtout hors-sexualité, alors même que l'ambiance à la maison pouvait être détestable. Ces enfants-là vivent comme extrêmement dérangeants, intrusifs, voire persécutifs, les changements auxquels les oblige la nouvelle situation.

Pourquoi certains ne peuvent-ils pas entrer dans ce questionnement sur « qu'est-ce qu'un homme ? qu'est-ce qu'une femme ? ». Pourquoi cette résistance passive, ou parfois très active ?

Mon hypothèse, et même mon point d'appui pour ce travail, tient en ceci : *Il semble qu'il soit plus facile aux enfants d'une femme d'accepter le nouveau conjoint de leur mère qu'aux enfants d'un homme d'accepter la nouvelle femme de leur père. Et c'est particulièrement difficile pour la fille d'un homme.*

En ce domaine, pas de symétrie, même si tout notre discours social va vers le gommage de cette différenciation entre enfant-garçon et enfant-fille d'une part, et entre les enfants de monsieur et les enfants de madame d'autre part. Comme si tout était toujours en symétrie.

La lecture œdipienne arrive là comme une évidence tant elle contribue à une certaine lecture en symétrie. Pourtant, j'ai essayé de voir si on pouvait attraper ces questions autrement. Et plus précisément avec les concepts d'*objet* et de *signifiant* qui me semblent plus éclairants dans notre actualité concernant les familles recomposées et aussi les familles homoparentales.

Pour les enfants d'une femme

Ils vont avoir affaire à un nouvel homme dans la vie de leur mère, un autre que leur père, un étranger, et pourtant il est notable cliniquement que cela ne les met pas forcément en grande difficulté.

Tout d'abord, me semble-t-il, cela vient du fait que la fonction paternelle, du fait d'être symbolique, n'est pas complètement collée à la personne du papa et qu'elle peut être assumée par d'autres, on peut même dire qu'elle peut se répartir sur plusieurs hommes. Le père symbolique étant par définition un étranger, étranger à ce duo mère/enfant, alors si un homme totalement étranger à l'enfant vient là aux côtés de la mère,

il n'est plutôt pas en mauvaise posture pour occuper un peu cette fonction paternelle.

Tout le discours éducatif va dans le sens qu'il ne faut pas occuper la place du « vrai » père. Au point qu'un homme peut se sentir illégitime à occuper cette place, comme s'il délogeait l'autre. Pourtant, de structure, le père est celui qui entame la mère, qui entame la *toute-mère*, qui la fait femme, si son activité fantasmatique à elle passe par son désir à lui. Ainsi, dès qu'un homme est dans une relation érotique avec la mère d'un enfant, il prend pour cet enfant valeur de père. En ce sens, le nouvel homme d'une femme prend automatiquement valeur paternelle pour les enfants.

Donc plusieurs hommes pour cette fonction de père, sans que l'un se substitue à l'autre, et sans d'ailleurs que ce soit pénalisant pour l'un ou l'autre. Au contraire, cela peut vivifier la fonction.

J'ajouterai « s'il le veut bien ». Car il n'y a là rien d'automatique, justement parce que c'est symbolique.

On peut noter également, que pour certains hommes la fonction paternelle est plus facile à assumer pour des enfants qui ne sont pas les siens. C'est à dire auprès d'une femme qui ne le fait pas père biologiquement, mais qui l'autorise à être père (pour ses enfants à elle) alors même qu'il n'y est pas obligé réellement. Comme si ce déplacement du réel de la mère venait permettre que s'exerce cette fonction paternelle qui de toutes façons n'est effective que dans la parole. C'est là tout le processus de mise en place de la métaphore paternelle. Ainsi on peut dire que le père est un *signifiant*.

Pour les enfants d'un homme

Il est certain que, pour eux, la difficulté relève en partie de la loyauté envers leur mère. On utilise parfois le terme de *conflit de loyauté*. C'est sûrement une réalité mais il me semble qu'il est plus éclairant pour nous de prendre les questions par l'abord de l'*objet*.

En effet, quand un homme entre en relation amoureuse avec une femme, on peut dire qu'il la met en place d'objet de son désir, ou du moins de représenter l'objet de son désir. Ainsi, dans le cas d'un nouveau couple, la question de l'objet érotique, de l'objet cause du désir est d'emblée au premier plan et ne peut plus être voilé dans le discours de l'amour comme cela a pu être le cas dans la famille d'origine, quand leur mère était la femme de cet homme. La question de l'objet est exposée.⁴

4. On peut noter combien les enfants de ces familles recomposées parlent facilement

Pour un garçon, si la séparation d'avec la mère a déjà eu lieu – et on sait que c'est la condition de son entrée dans la masculinité - alors il pourra éventuellement s'identifier au père comme désirant. Si le renoncement à être l'objet de la mère a eu lieu et lui a permis l'accès à une place sexuée, si ce garçon est entré dans les processus d'identification masculine, alors on peut penser que de voir son parent de même sexe mettre en œuvre son désir peut lui permettre, à lui, de s'y retrouver. Et quel que soit son point de vue sur la pertinence des choix amoureux de son père, cela ne l'encombrera pas trop et ne l'empêchera pas de mener sa barque.

Pour une fille, c'est plus difficile, surtout si elle est adolescente ou jeune adulte, car au moment de mettre en œuvre sa féminité elle se trouve toujours tiraillée entre une position féminine qui serait due à une bénédiction paternelle ou bien une position féminine par identification à sa mère comme femme, à la position féminine de la mère. Du fait de cette incertitude, sa place de femme se trouve toujours fragile, précaire.

Si la séparation de ses parents advient à ce moment de l'adolescence, cela contribue à donner un enjeu supplémentaire, une réalité, à cette précarité éprouvée par toutes les filles quant à leur propre place de femme. Elles peuvent se sentir dépossédées de la bénédiction paternelle, ou bien ne pouvoir s'identifier à la mère que comme une femme malheureuse et injustement délaissée, et ceci accentuera chez ces jeunes filles un sentiment d'être lésées.

Par ailleurs, une fille sera confrontée aussi à l'ambivalence de ses sentiments à l'égard de sa propre mère car le sentiment de haine est toujours coexistant de l'amour porté à la mère, même s'il est particulièrement refoulé. La plupart du temps, une jeune fille peut fort bien se débrouiller tranquillement de cela. Mais si survient alors une autre femme, même si elle n'est aucunement confondue avec une mère, même si elle n'est l'objet d'aucune demande de type maternelle, même si elle n'a aucune prétention à ce rôle, cette femme sera obligatoirement prise dans les enjeux qui lient une fille à sa mère. Ainsi, du seul fait d'être objet du choix amoureux du père il sera conféré figure maternelle à cette nouvelle femme, car c'est le schéma qui refoule le mieux l'enjeu sexuel ou érotique de ce choix d'objet.

Mais cette figure maternelle répartie sur deux femmes ne fonctionnera pas comme pour la fonction paternelle répartie sur plusieurs hommes. Là, instantanément, ce qui va se répartir, c'est l'amour/la haine. Et la

de "l'amoureux" de leur parent, ou de sa "chérie". Termes qui ne viennent que rarement dans le discours d'un enfant d'une famille traditionnelle.

haine de ce qui est le plus radicalement impensable à voir chez la mère, c'est à dire la féminité.

Pris dans ces difficultés, les enfants d'un homme peuvent en arriver à une mise en cause du désir de leur père, et de ses choix de vie.

Dans le jugement porté sur leur père, ces enfants, garçons ou filles, sont fort modernes et parfaitement en appui sur le discours ambiant qui convoque le père du côté d'un égalitarisme et d'une réciprocité qui ne laisse plus d'espace à l'étrangeté de structure dont relève pourtant le désir du père. Convoqué ainsi du côté du père imaginaire ne convenant jamais, et récusé du côté du père symbolique, on voit alors des hommes ne trouvant pas d'autre voie que celle d'une rupture parfois radicale avec leurs propres enfants. Comme s'ils ne pouvaient plus que s'exclure du jeu dans le Réel, seule façon qui leur reste de « faire trou » et tenter ainsi de rester père.

Un enfant n'aurait-il donc rien à perdre dans cette recomposition ?

La recomposition d'une famille implique aussi une *décomposition* avec un remaniement des places subjectives pour chacun. Pour les enfants, cela implique aussi une nouvelle écriture quant à l'énigme du désir de la mère, et de chacun de leur parent. Confrontés à la réactualisation de la question : quel est le désir de mon parent ? De quel désir suis-je issu ? Avec cette question : je croyais que ma naissance découlait de leur amour, mais là je le vois désirer une femme qu'il ne rend pas mère, alors de quel désir suis-je issu ?

La question de l'origine est remise à l'ordre du jour, un peu comme pour des enfants adoptés. Ils se trouvent devant la nécessité non pas de réécrire leur roman familial, mais devant la nécessité de se re-raconter le Réel dont ils sont issus, dont ils sont victimes. Et c'est parfois cette position de victime dont ils viennent témoigner, y compris par leurs comportements de refus. Pourtant ce Réel est de structure et pas lié aux circonstances.

Sans doute pour rassurer tout le monde, on recommande de dire aux enfants que eux ne divorcent pas, qu'on ne divorce pas de ses enfants, etc. C'est vrai évidemment, mais c'est méconnaître à quel point par ailleurs les enfants sont conviés à participer à la séparation. Et sans doute que, eux, les enfants, divorcent aussi de quelque chose.

Comme si, pour eux, du moment qu'ils gardent lien avec leurs parents il n'y avait pas de perte... On sait le souci de bien des parents à vouloir garder une cohérence parentale au-delà de leur séparation. Mais vou-

loir être un couple parental là où on n'est plus un couple, n'est-ce pas rendre indéchiffrable à l'enfant la réalité de la séparation ?

Par ailleurs, on ne dit sans doute pas assez l'abandon que vivent certains enfants dans les moments de la séparation de leurs parents, et parfois dans les années précédentes. Certains ont pu profiter de ces failles pour se faire une place qui les soutenait et de laquelle ils vont être maintenant délogés. Ils vivent alors une sorte d'effondrement narcissique.

Certains enfants ne savent même pas qu'ils ont perdu quelque chose dans cette décomposition familiale. Pourtant, ils y perdent leurs parents imaginaires, et surtout ils perdent leurs illusions quant à l'amour. Et ce n'est pas plus facile si le divorce intervient quand ils sont jeunes adultes, à l'âge où ils ont besoin d'y croire pour eux-mêmes.⁵

Mais surtout, cela vient fragiliser leur identité, et même parfois leur sentiment d'être rattachés à une filiation⁶. Ils perdent quelque chose de ce trait d'identité. J'en relève ici deux occurrences :

L'écartèlement entre deux filiations. Ex : Un jeune garçon de 13 ans qui, pour dessiner sa famille, trace des petits rectangles dans lesquels sont écrits les prénoms de chacun. Il trace ainsi toute la lignée maternelle, puis toute la lignée paternelle, avec tous les oncles et tantes et le cousinage, mais aucun petit rectangle avec son prénom à lui. A ma remarque, il dessine alors un rectangle contenant à la fois son prénom et celui de son frère, et ceci une fois côté lignée paternelle et une autre fois côté lignée maternelle. Il se trouve donc représenté *deux fois, et de chaque côté.*

Partagé entre deux filiations symétriques et clivées, cet enfant ne trouve son seul repère stable que dans une identification quasi gémellaire à son frère. Le trait symbolique de l'identité est cherché dans la fratrie qui est alors surinvestie, et non pas dans la verticalité de la filiation qui a perdu toute consistance. Les parents y étant représentés non pas en position centrale mais comme des enfants au milieu d'un cousinage.

- Autre façon de le repérer : l'insistance parfois de ces jeunes, parfois déjà un peu grands à retrouver, à évoquer des souvenirs de leur petite enfance, mais sur ce mode particulier de *se les faire raconter par l'adulte*. Ce sont ces demandes récurrentes de se faire raconter des souvenirs personnels concernant la petite enfance, l'entrée dans le langage, leurs

5. C'est ainsi qu'une jeune adulte me disait en parlant de sa vie de couple : "On est en CDD"...Formulation qui laisse entendre l'impossibilité à croire en l'Imaginaire de l'amour.

6. La filiation qui est une des composantes de l'*Einzigiger zug*, le trait unaire.

premières erreurs de prononciation, les comptines qui circulaient dans leur famille, etc. Et cela les fait rire ! C'est visiblement jubilatoire ! Comme une nécessité à retrouver ces moments de l'enfance pour faire continuité dans leur histoire. Comme une nécessité à convoquer ce trait d'identité à l'endroit où il se fragilise.

Envie aussi de retrouver ces petits moments de jouissance, jouissance de *lalangue*, langue perdue mais repérable quand on sollicite l'autre dans la jouissance partagée de ces moments d'enfance. En effet dans une famille, chaque parent transmet *lalangue*, et cette *lalangue* est constituée de bribes de sa propre *lalangue* à lui. Et cela vient à la fois constituer et infiltrer le discours familial.

Que cela leur soit raconté par leur parent, ce n'est donc pas le sens de ce qui est re-raconté qui est recherché. Ce qui est à retrouver, c'est la jouissance portée par cette alluvion de langage. Et cela a visiblement une valeur cathartique, consolante.

Cela nous permet de repérer combien ces questions sont à lire dans notre rapport au langage. Et je voudrais ici rappeler combien, dès son entrée dans le langage, l'enfant est d'emblée confronté à un divorce, à un divorce dans le langage, celui du mot et de la chose. C'est de structure, et c'est la condition de son accession au langage. Là, il a affaire au fait qu'on ne peut pas faire Un avec la chose. Il a affaire au Réel de la langue qui écarte le mot de la chose du seul fait de la nommer.

Par ailleurs, ayant deux parents, l'enfant a d'emblée affaire à deux discours assez incompatibles, que cela soit reconnu ou non. Mais, le divorce de ces parents, dans la réalité, peut laisser croire à l'enfant que le hiatus dont il a été témoin entre ses parents, que le discord entourant leur séparation viendrait comme conjoncturel et non de structure. Et donc que ce malentendu irréductible, qui pourtant prend sa racine dans le langage, pourrait être évité, aurait dû être évité. Toujours cette lecture qui évite la prise en compte du Réel du non-rapport.

En cas de recomposition de la famille, la redistribution des places S1 et S2 entraîne le fonctionnement d'un autre discours et surtout d'une autre langue, langue différente parce que infiltrée par *lalangue* d'une autre femme, d'un autre homme, parfois d'autres enfants, et parce que prise dans un refoulement différent de celui que l'enfant a connu dans sa famille d'avant.⁷

7. Là encore, on doit noter que c'est plus facile pour les enfants d'une femme, car dans la nouvelle configuration familiale, eux n'auront pas à changer de langue. Si on se souvient que le *heim*, le domicile, est d'abord le lieu d'une femme, on comprend que pour les enfants d'un homme, tout dans la nouvelle vie de leur père peut sembler étrange, non-familier.

Ainsi, comme pour les parents qui, lors d'une séparation ou d'une nouvelle relation amoureuse, modifient souvent leur positionnement sexué, de même pour les enfants cela peut être l'occasion de repérer des places sexuées, avec la question du *pas-tout* et de la place Autre, là où ils étaient parfois maintenus dans une relation au Un qui les laissait dans une position très infantile. C'est cette confrontation à la langue Autre qui va être si difficile pour certains et les maintenir dans un refus, dans une nostalgie de l'enfance, et qui pour d'autres au contraire va être l'occasion de redémarrer (cela peut se traduire dans leurs résultats scolaires, ou dans leur aisance dans la vie). Ce qui est là en cause ne relève d'aucune capacité d'adaptation, mais plutôt des enjeux sexuels qui ne peuvent plus être contournés.

Le trajet d'un de mes jeunes patients, âgé d'une dizaine d'années, est éclairant quant à ces questions. Lors d'une de ses premières séances, il m'avait expliqué : « Chez les Simpson, Omer c'est le père ! » Puis, deux ans plus tard, en regardant un tableau dans mon bureau, il me demande qui l'a peint, je réponds que c'est une de mes amies peintre, et il me dit alors : « Comment on dit peintre, en anglais ?... euh, au féminin ?... » puis il ajoute en riant : « Euh , enfin, c'est pareil ! ».

A sa façon, il formulait que prendre en compte le sexuel, c'est sortir de l'homotopie entre homme et femme, et donc que cela implique de prendre en compte le féminin. Il avait pu faire le trajet d'une lecture où *père* et *Omer* s'équivalaient dans un grand tout maternel, vers une lecture dans laquelle la langue Autre avait une place. Par son hésitation, et non sans humour, il venait témoigner de sa capacité à prendre en compte l'altérité radicale du féminin.

Comment mieux dire combien la reconnaissance du féminin vient là comme un apaisement ? Non pas que le féminin serait plus paisible, mais plutôt que sa prise en compte vient signer le consentement à un Réel de disparité entre hommes et femmes, et de discontinuité des générations en ce qui concerne la jouissance. Et que cette disparité, qui ne peut plus alors être lue en termes d'amour ou de rivalité, ne vient pas là comme une réalité conjoncturelle dont dépendrait la configuration familiale, mais s'inscrit réellement dans le registre de la langue.